

Remarques textuelles sur le *De mixtione* d'Alexandre d'Aphrodise

Jocelyn Groisard

I Histoire du texte

I.1 Absence de tradition indirecte

Le traité *De mixtione* d'Alexandre d'Aphrodise semble avoir eu depuis une date très ancienne une transmission isolée du reste de ses œuvres. Alors qu'Alexandre est très souvent cité dans toute la fin de l'Antiquité par les commentateurs néoplatoniciens d'Aristote, ce qui assure même pour les ouvrages perdus une abondante tradition indirecte, le *De mixtione* semble pour sa part n'avoir eu qu'une postérité limitée : certains arguments utilisés par Alexandre dans ce traité pour réfuter la théorie stoïcienne du mélange, selon laquelle plusieurs corps peuvent se compénétrer et devenir coextensifs tout en conservant leurs qualités propres, se retrouvent bien chez Plotin¹, et il est fort possible que ce dernier ait eu entre les mains le *De mixtione* ou même qu'il l'ait étudié dans son école, mais ce n'est pas non plus certain car l'on sait que la controverse entre Aristotéliens et Stoïciens sur le mélange était fameuse² et les arguments utilisés par les uns et les autres pouvaient donc tout à fait être connus de Plotin par d'autres voies que le *De mixtione* d'Alexandre ; une référence indubitable à ce traité figure en revanche dans deux commentaires tardo-antiques à la *Physique* d'Aristote, dus à Thémistius et à Simplicius³, mais il y a de fortes raisons de penser que ces deux auteurs ont ici pour source commune le propre commentaire d'Alexandre à la *Physique*, de sorte que, probablement sans avoir la moindre connaissance directe du *De mixtione*, ils ne font que reproduire la référence qu'Alexandre lui-même y faisait ; une autre allusion au *De mixtione*

¹ C'est le cas bien sûr dans le traité 37 (*Enn.*, II, 7), intitulé « Sur la mixtion de part en part » et consacré tout entier à un examen critique de la polémique sur la théorie stoïcienne du mélange total, mais on retrouve aussi des arguments anti-stoïciens très proches du *De mixtione* d'Alexandre dans le traité 2 (*Enn.*, IV, 7, 8²) sur l'immortalité de l'âme.

² Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, III, 8, 56, 8-10 Mutschmann-Mau ; Galien, *In Hippocratis de natura hominis*, XV, 32, 8-11 Kühn, et *De elementis ex Hippocrate*, I, 489-490 Kühn.

³ Thémistius, *In Physicam*, 104, 12-22 Schenkl ; Simplicius, *In Physicam*, 530, 9-30 Diels.

apparaît dans le commentaire de Simplicius au *De caelo* d'Aristote⁴, mais là encore la référence figure au sein d'une citation d'Alexandre si bien que c'est à ce dernier qu'elle appartient. Il faut ajouter enfin que, contrairement à bien d'autres ouvrages d'Alexandre, le *De mixtione* ne semble avoir laissé aucune trace dans les traditions syriaque et arabe.

1.2 Tradition manuscrite

De même que la postérité littéraire du *De mixtione* est réduite, sa tradition manuscrite est peu abondante et de date récente : on ne compte que huit manuscrits, dont un qui ne présente pas le texte sous sa forme complète ; aucun d'entre eux n'est antérieur à la fin du treizième siècle. Le témoin le plus ancien du traité est le *Marcianus graecus* 257, recueil composite formé d'au moins six unités codicologiques différentes, mais avec une certaine affinité de contenu entre les parties, le thème principal étant la philosophie et plus précisément la tradition péripatéticienne ; ce manuscrit a joué un rôle très important pour la transmission de nombreux textes mineurs, puisqu'il est le témoin de base non seulement pour l'édition du *De mixtione* mais aussi pour le commentaire d'Eustrate sur le livre II des *Seconds analytiques*⁵, pour la collection d'extraits du premier livre du commentaire de Simplicius au *De caelo* connue sous le titre de *Παρεκβολαί* et attribuée à Damascius⁶, la *Σύνοψις τῶν φυσικῶν* et le *Περὶ χρείας τῶν οὐρανίων σωμάτων* de Syméon Seth⁷, les *Divisiones* attribuées à Aristote⁸ et enfin la biographie de ce dernier dénommée *Vita Marciana* justement d'après ce manuscrit⁹. Le *De mixtione* d'Alexandre d'Aphrodise figure en tête du recueil (ff. 2^r-11^v), c'est-à-dire au début de la première unité codicologique, laquelle peut se dater d'après la graphie de la fin du treizième ou du début du quatorzième siècle ; cette partie du recueil contient aussi, à la suite immédiate du *De mixtione*, une collection de problèmes en quatre livres dont les deux premiers sont attribués à Alexandre et les deux derniers à Aristote, mais dans les deux cas il s'agit d'ouvrages pseudépigraphes. Rien n'est connu du copiste ni du lieu de copie de cette première unité codicologique.

Le recueil constituant l'actuel *Marcianus graecus* 257 a appartenu au cardinal Bessarion et

⁴ Simplicius, *In De caelo*, 286, 21-23 Heiberg.

⁵ M. Hayduck, *Eustratii in Analyticorum posteriorum librum secundum commentarium* [CAG, XXI, 1], Berlin, 1907, pp. v-vi.

⁶ Ph. Hoffmann, *Recherches sur la tradition manuscrite du commentaire de Simplicius au De caelo d'Aristote*, thèse de 3^e cycle de l'Université Paris IV, 1981, pp. 111-153.

⁷ A. Delatte, *Anecdota Atheniensi et alia*, t. II, Liège, 1939, p. 3.

⁸ H. Mutschmann, *Divisiones quae vulgo dicuntur Aristoteleae*, Leipzig, 1906.

⁹ O. Gigon, *Vita Aristotelis Marciana*, Berlin, 1962.

fait donc partie de la collection de manuscrits léguée par ce dernier à la République de Venise par un acte de donation daté de 1468. Entré à la bibliothèque Marciana en 1474, soit deux ans après la mort du cardinal Bessarion, le manuscrit va être le point d'appui du regain d'intérêt qui se manifeste dans la première moitié du seizième siècle pour le *De mixtione* d'Alexandre : le *Marcianus graecus* 257 (sigle A) est copié une première fois dans les années 1520 et cet apographe, l'actuel *Parisinus graecus* 1848, sert de modèle à l'*editio princeps* du traité d'Alexandre parue en 1527 à Venise sur les presses de l'imprimerie aldine à la fin d'un volume renfermant aussi le commentaire de Jean Philopon sur le *De generatione et corruptione* et celui d'Alexandre d'Aphrodise sur les *Météorologiques*¹⁰ ; une seconde copie manuscrite de A est réalisée vers 1542 dans le *scriptorium* vénitien associé au nom de Jean Mauromates¹¹, et cet apographe, l'actuel *Scorialensis* X, I, 11, a lui-même engendré dans les quelques mois qui suivent, directement ou indirectement, quatre manuscrits encore conservés (le *Taurinensis* C. I. 15, le *Vaticanus graecus* 1302, le *Parisinus graecus* 2028 et le *Parisinus graecus* 2540) ainsi qu'un manuscrit perdu qui est peut-être le *Scorialensis* A, V, 13 disparu en 1671 lors de l'incendie de la bibliothèque de l'Escorial¹². Du point de vue textuel, tous ces *recentiores* sont sans valeur pour le *De mixtione*, puisque leur ancêtre A est conservé ; c'est seulement pour la première page, très abîmée dans A, que les copies directes du seizième siècle peuvent être utiles pour confirmer les leçons devenues douteuses du modèle.

Le *Marcianus graecus* 257 n'est toutefois pas le seul manuscrit indépendant du *De mixtione* ; en effet, au début du quatorzième siècle, un érudit manifestement compétent en philologie et qui avait à sa disposition un corpus d'Alexandre d'Aphrodise contenant des pièces rares rassembla en une petite anthologie neuf extraits de cet auteur dont deux sont inconnus par ailleurs et les autres tirés du *De anima*, des *Quaestiones* et du *De mixtione*¹³ ; cette anthologie est conservée dans un manuscrit de Florence, le *Riccardianus graecus* 63, où elle occupe deux quaternions formant la deuxième des trois unités codicologiques dont est constitué ce manuscrit composite. Dans le cas du *De mixtione*, l'extrait retenu par le compilateur couvre environ les deux derniers cinquièmes du traité, mais dans une rédaction légèrement différente de celle du manuscrit A, avec des omissions volontaires, des corrections, des reformulations qui témoignent d'un véritable travail d'adaptation.

¹⁰ A.-A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Alde, ou histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, 3^e éd., Paris, 1834, p. 104, n° 7.

¹¹ A. Palau, *Gian Francesco d'Asola e la tipografia aldina*, Gênes, 1998, pp. 546-550.

¹² G. de Andrés, *Catálogo de los códices griegos desaparecidos de la Real Biblioteca de El Escorial*, El Escorial, 1968, n° 50, p. 32.

¹³ G. Vitelli, « Frammenti di Alessandro di Afrodizia nel cod. Riccard. 63 », *Studi italiani di filologia classica*, 3, 1895, pp. 379-381.

D'un point de vue chronologique, il n'est pas impossible que l'extrait du *De mixtione* dans le *Riccardianus graecus* 63 (sigle F) vienne de A, qui lui est probablement un peu antérieur, mais comme A comporte plusieurs lacunes importantes qui sont comblées par le texte de F sans que cela puisse être dû à une conjecture du compilateur, il faut tenir pour certain que ce dernier a utilisé un modèle différent de A, cet autre témoin du *De mixtione* antérieur au quatorzième siècle n'étant malheureusement pas parvenu jusqu'à nous. L'indépendance de F par rapport à A ne lui donne pas néanmoins une autorité égale à celle de ce dernier : en effet, tandis que A transmet la totalité du traité, F n'en donne qu'une partie et ses leçons ne sont pas forcément issues de la tradition du texte, puisqu'elles peuvent résulter du travail d'adaptation du compilateur. C'est pourquoi le texte du *De mixtione* doit être établi à la fois sur A et sur F, mais en donnant la préférence au premier sur le second.

1.3 Travaux philologiques

Le texte du traité d'Alexandre tel que transmis par la tradition manuscrite est lisible mais comporte un assez grand nombre de corruptions mineures ; comme celles-ci ne sont que rarement désespérées, les conjectures pour y remédier se sont multipliées depuis une date très ancienne et forment donc plusieurs couches d'interventions philologiques.

La plus ancienne, qui remonte à la transmission manuscrite elle-même, est formée d'une part des modifications apportées au texte par l'auteur de la compilation conservée dans F, d'autre part des corrections qu'un annotateur (sigle A²) a inscrites en surcharge ou dans l'interligne sur le manuscrit A ; les leçons de A² sont si bonnes qu'on peut se demander s'il ne disposait pas d'un autre exemplaire du *De mixtione* exempt de certaines des fautes présentes dans A ; néanmoins, comme toutes ces bonnes leçons peuvent résulter d'une conjecture, il est plus prudent de les attribuer à la compétence philologique de l'annotateur.

Une deuxième couche d'émendations textuelles correspond à la phase non critique de l'édition du texte : l'*editio princeps* de 1527 reproduit un unique manuscrit, le *Parisinus graecus* 1848, mais Jean-François d'Asola, qui dirige à cette époque l'imprimerie aldine, a ponctuellement corrigé le texte, parfois de manière très heureuse ; l'édition aldine a servi à son tour de modèle à Ideler, qui en 1836 joint le *De mixtione* d'Alexandre au second tome de son édition des *Météorologiques* d'Aristote¹⁴ et apporte une nouvelle série de corrections au texte, dont certaines restent encore

¹⁴ J. L. Ideler, *Aristotelis Meteorologicorum libri IV. Volumen alterum libros duo posteriores cum commentariis, Alexandri Aphrodisaei libellum de mixtione et indices continens*, Leipzig, 1836, pp. 587-624.

valables ; c'est ce texte d'Ideler, joint à l'Aldine, qui sert de base au travail d'Apelt, qui, dans un article de 1886, propose un grand nombre de conjectures dont l'ingéniosité philologique force l'admiration¹⁵ ; enfin, en 1893, paraît un article de Rodier qui lui aussi corrige le texte d'Ideler¹⁶, mais sans prendre en compte ni l'article d'Apelt ni l'édition critique publiée l'année précédente.

En 1892, en effet, Bruns avait publié la première édition critique du *De mixtione* dans un des volumes du *Supplementum Aristotelicum* qui complète la collection des *Commentaria in Aristotelem Graeca*¹⁷ : le texte est principalement basé, à juste titre, sur le manuscrit A, que Bruns corrige en intégrant certaines des conjectures de ses prédécesseurs, en en ajoutant de nouvelles et en empruntant d'autres à d'éminents collègues tels que Diels et Schwartz ; l'ensemble des améliorations apportées lors de cette édition constitue la troisième couche d'interventions philologiques sur le texte du *De mixtione*¹⁸.

Peu après l'édition critique de Bruns, Vitelli découvre, en rédigeant le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque riccardienne à Florence, l'extrait du *De mixtione* contenu par le manuscrit F ; c'est notamment pour prendre en compte cette découverte que Montanari réexamine dans un article de 1971 l'ensemble de la tradition manuscrite du traité dans la perspective d'une nouvelle édition critique¹⁹ ; celle-ci n'a pas vu le jour, mais les résultats de cet article ont influencé Todd dans son étude monographique de 1976 sur le *De mixtione*²⁰, laquelle inclut le texte du traité sur la base de l'édition Bruns mais en y intégrant quelques leçons de F citées par Montanari ainsi qu'un grand nombre de conjectures personnelles²¹ ; or si Montanari a beaucoup fait progresser l'analyse de la tradition manuscrite, il a néanmoins surestimé la valeur des *recentiores* en considérant que le *Scorialensis* X, I, 11 ainsi que le *Parisinus graecus* 1848 et l'édition aldine sont des

¹⁵ O. Apelt, « Die schrift des Alexander von Aphrodisias über die Mischung », *Philologus*, 45, 1886, pp. 82-99.

¹⁶ G. Rodier, « Corrections au texte du Περὶ μίξεως d'Alexandre d'Aphrodisias », *Revue de philologie*, 17, 1893, pp. 10-13.

¹⁷ I. Bruns, *Alexandri Aphrodisiensis praeter commentaria scripta minora. Quaestiones. De fato. De mixtione* [*Supplementum Aristotelicum*, II, 2], Berlin, 1892, pp. 213-238.

¹⁸ De cette troisième couche relèvent aussi les conjectures accompagnant la traduction allemande du texte de Bruns proposée dans la dissertation doctorale de F. Rex, *Chrysipps Mischungslehre und die an ihr geübte Kritik in Alexanders von Aphrodisias De mixtione*, Francfort, 1966.

¹⁹ E. Montanari, « Per un'edizione del Περὶ κράσεως di Alessandro d'Afrodisia », *Atti e memorie dell'Accademia Toscana La Colombaria*, 36, 1971, pp. 17-58.

²⁰ R. B. Todd, *Alexander of Aphrodisias on Stoic Physics. A Study of the De mixtione with Preliminary Essays, Text, Translation and Commentary* [*Philosophia antiqua*, 26], Leiden, 1976.

²¹ Paul Moraux, dans son compte rendu de l'ouvrage de Todd publié dans *Gnomon*, 53, 1981, pp. 641-644, porte un jugement sévère sur ces choix textuels et en propose de nouveaux, tout en concluant à la nécessité d'une nouvelle édition réellement critique du *De mixtione* d'Alexandre, c'est-à-dire établie à partir des manuscrits.

témoins indépendants du texte au même titre que A et F ; c'est pourquoi cette quatrième couche d'interventions textuelles présente par rapport à Bruns l'avantage d'une prise en compte, fût-elle partielle, de F et le défaut d'une mauvaise identification des témoins à retenir pour l'établissement critique du texte.

Une cinquième et dernière couche de conjectures est venue s'ajouter avec la nouvelle édition critique que j'ai établie lors de ma thèse de doctorat et qui paraîtra prochainement aux Belles Lettres dans la « collection Budé »²². Il est clair que, pour un texte sur lequel s'est déposée une telle épaisseur de travaux philologiques, les interventions de l'éditeur concernent plutôt des détails ou consistent surtout à arbitrer entre des propositions antérieures. Néanmoins, il m'a été possible d'intégrer au texte un certain nombre de conjectures nouvelles, et ce sont ces dernières que je voudrais présenter dans la seconde partie de cet article.

2 Propositions nouvelles sur le texte du *De mixtione*

214, 1-3 ἡ τῶν αἰσθητῶν γέनेσις σωματῶν γινομένη κατὰ σύγκρισιν καὶ σύνθεσιν (ἐστίν, ἐφ') ἧς δόξης Ἀναξαγόρας τε καὶ Ἀρχέλαος δοκοῦσι γεγόναι] ἐστίν, ἐφ' *supplevi* : *post σύνθεσιν spatium 8-9 litterarum usque ad finem lineae reliquit* A ἐφ' ἧς *in apparatu* Bruns

L'espace laissé par A ainsi que la rudesse de la syntaxe suggèrent une lacune après σύνθεσιν. L'ajout par Bruns de la préposition ἐφ' au début de la relative est justifié par le parallèle de 213, 21-22 : ἐφ' ἧς δόξης πρῶτοι μὲν Λεύκιππος τε καὶ Δημόκριτος γενέσθαι δοκοῦσιν. En supplant également ἐστίν à la fin de la proposition précédente, on peut remédier à l'emploi un peu rude du participe γινομένη comme verbe principal, tout en s'approchant de la taille de la lacune suggérée par la fenêtre dans A ; l'omission de ἐστίν après σύνθεσιν s'explique aisément par l'homéotéleute.

214, 8-10 αὐτῶν τῶν ἠνωμένην τὴν ὕλην λεγόντων καὶ πάλιν αὐτῶν (τῶν) διωρισμένην τε καὶ κεχωρισμένην ἐστὶ τις πρὸς ἀλλήλους διαφωνία] τῶν *addidi* : πάλιν αὐτῶν A πάλιν αὖ τῶν Diels

Plutôt que de corriger la leçon αὐτῶν de A en αὖ τῶν comme le fait Diels suivi par Bruns, il faut mieux garder αὐτῶν et ajouter τῶν, de manière à obtenir un parallèle avec le syntagme αὐτῶν τῶν ἠνωμένην τὴν ὕλην λεγόντων. L'idée d'Alexandre est qu'il y a désaccord sur la question du

²² J. Groisard, *Le De mixtione d'Alexandre d'Aphrodise. Édition critique, traduction, commentaire, précédés d'une introduction à l'histoire du problème philosophique du mélange*, thèse de doctorat de l'École pratique des hautes études, 2009 ; J. Groisard, *Alexandre d'Aphrodise. Sur la mixtion et la croissance* [Collection des Universités de France], Paris, à paraître en 2011.

mélange non seulement entre ceux qui ont une conception moniste de la matière et ceux qui en ont une conception pluraliste, mais aussi entre les monistes eux-mêmes et entre les pluralistes eux-mêmes. La disparition de τῶν après αὐτῶν résulte d'une haplographie.

214, 25-26 φιλαλήθως τε καὶ φιλοσόφως οὐκ ὀκνήσας εἰπεῖν τὸ ἐπόμενον] ὀκνήσας *correx*i : ὤκνησαν A ὠκνησεν Schwartz

Le sujet du verbe est manifestement Démocrite, cité en 214, 18 et dont vient d'être exposée la théorie du mélange (214, 21 : φησιν...); c'est pourquoi Schwartz, suivi par Bruns, propose de corriger le pluriel ὠκνησαν de A en un singulier ὠκνησεν; néanmoins, comme la proposition commençant à φιλαλήθως n'est pas coordonnée à la phrase précédente, il peut sembler préférable de la faire dépendre de cette dernière en corrigeant son verbe en un participe aoriste ὀκνήσας.

215, 7 (αἰ) γὰρ εἰς τὰ στοιχεῖα ἀναλύσεις ἐκάστου] αἰ *addidi* : ἡ *addidit* Usener

Le manuscrit A donne ἀναλύσεις au pluriel; Usener, citant ce passage dans son édition des fragments d'Épicure (*Epicurea*, Leipzig, 1887, n° 290), corrige en un singulier ἀνάλυσις, ce qui le conduit à ajouter en début de phrase l'article ἡ au singulier. Il est question ici de la théorie d'Épicure selon laquelle les ingrédients d'un mélange se décomposent en leurs atomes avant que ces atomes soient recomposés en un nouveau corps, qui est le mixte. Du moment qu'il y a plusieurs ingrédients, il y a aussi plusieurs processus de réduction aux atomes, c'est-à-dire plusieurs ἀναλύσεις; le pluriel du manuscrit A fait donc sens et il vaut mieux le conserver en ajoutant l'article au pluriel αἰ.

215, 8 φθοραὶ *coniec*i : φθειρά A φθορά Usener

Ce terme est l'attribut de (αἰ) ἀναλύσεις : conformément à la correction qu'on vient de voir, Usener corrige la leçon manifestement fautive de A en un singulier φθορά; cette conjecture est très bonne du point de vue du raisonnement, puisqu'Alexandre reproche à Épicure de faire du mélange un processus impliquant la corruption des ingrédients; toutefois, si l'on garde ἀναλύσεις en sujet, on peut préférer la forme du pluriel φθοραὶ pour l'attribut.

215, 9-10 οὔτε οἱ τὴν παράθεσιν αἰτιώμενοι τῆς κράσεως οὔτε οἱ τὴν εἰς τὰ στοιχεῖα ἀνάλυσιν] οὔτε οἱ² *scripsi* : οὔτοι A οὔθ' οἱ Ideler

Le parallélisme des deux termes recommande de corriger en οὔτε οἱ la leçon fautive de A, qui résulte peut-être d'une haplographie dans la succession *epsilon-omicron*, deux lettres circulaires en écriture majuscule, puis d'une mécoupure aboutissant au démonstratif οὔτοι. La correction d'Ideler est équivalente pour le sens, mais son purisme grammatical n'a pas lieu d'être ici.

216, 5-6 δοκοῦσι μάλιστα τε καὶ πρῶτον οἱ ἀπὸ τῆς Στοᾶς περὶ κράσεως διαλαμβάνειν] πρῶτον *coniecti* : περὶ κράσεως A πρὸ πάντων *in apparatus* Bruns *περικρατῶς* Rex

La leçon redondante de A est clairement corrompue ; la correction proposée en *πρῶτον*, équivalente à celle de Bruns, a l'avantage de la symétrie grammaticale puisqu'elle permet d'aboutir à un couple d'adverbes coordonnés ; la conjecture *περικρατῶς* de Rex, suivie par Todd, est paléographiquement séduisante mais très improbable en raison de l'extrême rareté de ce terme et de sa faible adéquation au contexte.

217, 3-4 μάλιστα δὲ κριτήρια τῆς ἀληθείας φησὶν ἡμᾶς παρὰ τῆς φύσεως λαβεῖν αὐτάς] λαβεῖν αὐτάς *scripsi* : λαβόντας A λαβεῖν ταύτας *in apparatus* Bruns

Dans la correction proposée, *αὐτάς* renvoie aux « notions communes » (*κοινὰ ἔννοια*) dont la phrase immédiatement précédente vient de faire mention ; ce pronom *αὐτάς* est complément d'objet du verbe *λαβεῖν* et *κριτήρια* a la fonction d'attribut du complément d'objet : selon Chrysippe, en effet, nous recevons de la nature les notions communes comme critères par excellence de la vérité.

218, 24-26 εἰ μὲν γὰρ διὰ πόρων τινῶν χωρεῖν αὐτὰ δι' ἀλλήλων λέγει, εἰ κενοὺς ἐρεῖ τοὺς πόρους τοὺς δεχομένους τὸ σῶμα, (οὕτως οὐκ ἔσται αὐτὸ τὸ σῶμα δεχόμενον ἐν αὐτῷ σῶμα), ἀλλὰ τὰ ἐν τῷ σώματι κενά] εἰ κενοὺς *scripsi* : ἢ κενοὺς A οὐ κενοὺς Bruns || οὕτως—ἐν αὐτῷ σῶμα *addidi*

Alexandre introduit l'hypothèse que la compénétration des corps dans le modèle stoïcien de mélange se produit par des pores, puis il pose, à partir de cette hypothèse, une alternative : soit ces pores sont vides, soit ils sont pleins, ce second membre de l'alternative commençant dans la phrase qui suit immédiatement (218, 26 : *εἰ δὲ πλήρεις...*) ; la correction de la leçon de A ἢ κενοὺς en *εἰ κενοὺς* permet de clarifier l'alternative en rétablissant la symétrie des deux membres. Se pose ensuite le problème de l'argument par lequel le premier membre (les pores sont vides) est réfuté : le texte de A ἀλλὰ τὰ ἐν τῷ σώματι κενά est clairement insuffisant ; Bruns corrige en ἀλλ' οὕτω ἐν τῷ σώματι κενά, l'argument étant alors qu'en supposant des pores vides, les Stoïciens devront admettre du vide dans les corps, ce qui est contraire à leur doctrine qu'il n'y a pas de vide à l'intérieur du monde. Cette correction est satisfaisante mais la suite du texte en suggère une autre : dans la réfutation du second membre de l'alternative (les pores sont pleins), Alexandre envisage qu'un corps peut en recevoir un autre par substitution de ce dernier à ce qui remplit les pores du premier, mais il objecte que « là non plus (οὐδ' οὕτως) le corps en tant que corps ne recevra pas en soi un corps » ; l'expression οὐδ' οὕτως suggère que cet argument a déjà

été employé, et il est possible que ce soit dans la réfutation du premier terme ; l'addition proposée reconstitue donc l'argument selon lequel si la compénétration se fait par des pores vides, alors ce n'est pas le corps censé en recevoir un autre en soi qui le reçoit, mais les vides qui sont en lui. Le détail de la rédaction de ce supplément de texte est bien sûr purement hypothétique, mais il est important qu'il se termine par *σῶμα*, la faute supposée étant une omission par saut du même au même.

219, 7-8 εἰ πᾶν εἴη (πόρος, κενὸν πᾶν ἂν εἴη), οὕτως δ' ὃν οὐκ ἂν εἴη τι] πόρος, κενὸν πᾶν ἂν εἴη *addidi* : πόρος, διάστημα πᾶν ἂν εἴη *in apparatus addidit* Bruns πόρος tantum *addidit* Todd τὸ σῶμα πόροι *addidit* Moraux

Le texte du manuscrit A comporte manifestement une lacune que les philologues ont diversement comblée. L'argument est que si la totalité du corps était un pore, alors il serait entièrement vide et par conséquent ne serait plus rien.

219, 29-30 αὐτόθεν ἤδη προσπίπτει τὸ μὴ τὸ σῶμα εἶναι τὸ σῶμα δεδεγμένον ἐν αὐτῷ] αὐτῷ *scripsi* : αὐτῷ A ταὐτῷ Todd

Le premier τὸ σῶμα est sujet et le second est complément d'objet de εἶναι δεδεγμένον ; le manuscrit a la forme αὐτῷ, mais comme ce pronom renvoie au sujet (le corps ne reçoit pas l'autre corps *en soi*), il faut écrire le réfléchi avec esprit rude αὐτῷ.

219, 32-33 ὅτι δὲ μὴ (τὸ) σῶμά ἐστι τὸ δεύτερον ἐν αὐτῷ τὸ πρῶτον δεχόμενον τὸ σῶμα] τὸ *addidi*

Alexandre décrit la compénétration des corps comme le mouvement d'un premier corps qui passe dans un second corps, lequel est dit recevoir le premier en soi. L'addition de l'article τὸ fait donc logiquement de (τὸ) σῶμα τὸ δεύτερον le sujet de ἐστι δεχόμενον. Sans l'article, σῶμά ἐστι prend un sens attributif et c'est la corporéité du corps récepteur qui est niée ; pourtant, l'argument d'Alexandre n'est nullement que le second corps n'est plus un corps s'il en reçoit un autre en soi, mais que cette réception elle-même ne se produit pas.

220, 3-11 καθόλου δὲ —δέχοιτο] 220, 4-5 τοῦτο γάρ —τι *interclusi* || 6-10 ἐφ' ὧν γὰρ —σώματα *interclusi* || 220, 4 *post* σῶμα² *atque* 220, 10 *ante* οὐδ' ἂν *crucis posuit* Bruns

Cette longue période, mal ponctuée et découpée en plusieurs phrases indépendantes, était devenue inintelligible, d'où les deux *loci desperati* signalés par Bruns. En réalité, il s'agit d'une phrase unique formée de deux protases et d'une apodose : εἰ ἔδει μὲν τὸ δεχόμενον σῶμα ἐν

αὐτῷ ἄλλο σῶμα μηδέν τι μείζον γίνεσθαι (...), ἐπὶ μηδενὸς (δέ) τινος σώματος ἢ μίξις τῶν σωμάτων ἴσον τηρεῖ τὸν ὄγκον ἐνὶ τῶν μιγνυμένων (...), οὐδ' ἂν ἄλλο σῶμα ἐν αὐτῷ δέχοιτο. Le sujet de l'apodose est sous-entendu mais c'est le même que dans la première protase, à savoir « le corps qui en reçoit un autre en soi » : si le corps servant de réceptacle ne doit pas augmenter mais que tout mélange provoque une augmentation, alors c'est qu'il ne reçoit pas un autre corps en soi. Comme souvent chez Alexandre, chacune des prémisses de l'argument est suivie de sa justification entre parenthèses introduite par la particule γάρ; en rétablissant ces parenthèses, la structure de la période apparaît clairement et les *crucis* de Bruns peuvent être supprimées. L'addition de la particule δέ, qui signale le début de la seconde prémisses, est une conjecture avancée par Bruns dans son apparat critique.

220, 9 μεταβολή τινος (ὃ) γίνεται οἷόν ἐστι ἄλλο] ὃ *addidi*

Le texte du manuscrit A est obscur ; l'addition proposée est hypothétique, mais elle clarifie le texte en introduisant une relative qui explicite le terme μεταβολή, changement d'une chose qui devient telle qu'est une autre chose.

220, 10-11 οὐδ' ἂν ἄλλο σῶμα ἐν αὐτῷ δέχοιτο] αὐτῷ *scripsi* : αὐτῷ A

Le manuscrit A ne distingue pas les formes réfléchie et non réfléchie du pronom, mais là aussi il faut rétablir l'esprit rude puisqu'il s'agit pour un corps d'en recevoir un autre *en soi*.

221, 4-5 οὐ γὰρ — οἴνου *interclusi*

Le mouvement de l'argumentation devient plus clair en plaçant cette proposition entre parenthèses ; comme Alexandre fonde ses arguments sur des prémisses, qui sont elles-mêmes souvent suivies d'un argument les justifiant, il est important de hiérarchiser les divers niveaux de la démonstration afin de bien distinguer entre prémisses fondant la conclusion et arguments fondant les prémisses.

221, 5 ὥσθ' οὕτως *scripsi* : ὡς ὁ οὕτως A ὥστε οὕτως Apelt

La correction proposée par Apelt est excellente, mais l'éliision de ὥστε permet d'obtenir un tracé plus proche de la leçon fautive de A, donc paléographiquement plus vraisemblable.

222, 10-13 οὐδέποτε ἂν εἴη τὰ κιννάμενα δι' ὄλων κεκραμένα, εἴ γε κίρνεται μὲν ἀλλήλοις καὶ παρεκτείνεται διαιρούντα ἄλληλα, (οὐ δύναται δὲ πάντη ἄλληλα) διηρηκέναι ὡς μὴ ὑπολείπεσθαι τινα αὐτῶν μέρη μὴ διηρημένα] *post* μὲν *crucem posuit* Bruns || οὐ δύναται δὲ πάντη ἄλληλα *addidi* : ἀδύνατον δὲ οὕτως ἄλληλα *in apparatu addidit* Bruns

Le texte de A comporte un manque, mais la logique de l'argument permet de combler la lacune : Alexandre commence par la conclusion, à savoir que les corps ne peuvent pas être mélangés de part en part, puis il donne les prémisses, d'une part que c'est en se divisant que les corps se mélangent, et d'autre part que les corps ne peuvent pas se diviser sans laisser entre les points où ils se divisent des parties non divisées, donc non mélangées. La lacune correspond au début de la seconde prémisse ; la rédaction adoptée ici et celle proposée par Bruns dans son apparat se terminent par ἄλληλα de manière à supposer une faute par saut du même au même.

222, 16-17 εἰ γὰρ πάντα κέκραται, πάντα διήρηται, πάντα δὲ διηρημένα (εἰς ἄπειρα ἐνεργεία εἴη ἂν διηρημένα)] εἰς ἄπειρα —διηρημένα *addidi* : *lacunam indicavit* Ideler τὰ μιν γινόμενα εἰς ἄπειρα διήρηται *addidit* Todd

Là encore, il suffit pour combler la lacune signalée par Ideler de suivre le raisonnement d'Alexandre : si les corps se mélangent en se divisant, ils devront, pour être mélangés partout, être aussi divisés partout ; mais s'ils sont divisés partout, alors ils auront été divisés en une infinité en acte de parcelles, conclusion qui vient d'être donnée dans la phrase précédente (222, 15-16 : εἴη ἂν εἰς ἄπειρα ἐνεργεία διηρημένα τὰ κεκραμένα ἀλλήλοις). La rédaction adoptée est équivalente à celle de Todd mais elle a l'avantage d'expliquer l'omission présente dans A par un saut du même au même.

222, 21 *post ἀναγκαῖον interclusionem clausi* : 222, 22 *post ἄλλα ἄπειρα clausit* Bruns

Alexandre fait l'hypothèse que les corps, pour se mélanger de part en part, doivent se diviser en une infinité de parcelles (222, 14-17), puis il pose une alternative : soit ces parcelles sont des grandeurs (222, 17-18), soit elles n'en sont pas (222, 22-23). Dans le premier cas, on se heurte à deux objections : la première est que chacun des corps mélangés sera infini (222, 18) ; Alexandre ouvre une parenthèse pour justifier cette conclusion en expliquant qu'un corps est composé des parties en quoi il se divise et que tout corps composé d'une infinité de parties ayant une grandeur sera infini (222, 18-21) ; Bruns a inclus dans cette parenthèse justifiant la première objection ce qui est en fait la seconde objection, à savoir qu'il y aura aussi dans ce cas plusieurs corps infinis, c'est-à-dire autant que d'ingrédients (222, 21-22).

222, 28-34 εἴ γε κινῆσθαι μὲν — τῶν διαφανῶν σωμάτων] 222, 29-31 διὰ τοῦτο γοῦν — φθάρσεως *interclusi* || 31 δὲ *post οὐτε addidi*

Le chapitre IX commence par une longue période dont le mouvement est brouillé dans l'édition de Bruns en raison d'une mauvaise ponctuation qui la segmente en une succession de pro-

positions indépendantes. Il y a aussi probablement un problème de texte puisque la particule *μὲν* de 222, 28 n'a pas de *δέ* qui lui réponde; comme *εἰ μὲν* introduit la première des prémisses d'un raisonnement, il faut voir en quoi celui-ci consiste pour localiser les prémisses suivantes et y ajouter éventuellement la particule *δέ*. Alexandre demande ici aux Stoïciens comment ils peuvent supposer un mélange total entre les choses et le souffle cohésif qui les traverse ou entre l'air et la lumière (222, 26-28), si d'une part le mélange doit se faire entre des entités ayant une existence indépendante (222, 28-29), et si d'autre part le souffle cohésif n'existe jamais séparément de ce qu'il unifie ni la lumière séparément de l'air (222, 31-34). Pour clarifier ce raisonnement, il faut mettre entre parenthèses l'explication introduite par *γούν* de la première prémisses et ajouter la particule *δέ* au début de la seconde prémisses.

223, 19-20 ἔνια τῶν σωμάτων οὐχ οἷά τε ἐνεργεία τι ὃν ἔχειν πνεῦμα ἐν αὐτοῖς] αὐτοῖς *scripsi* : αὐτοῖς A

On peut hésiter ici sur l'orthographe du pronom, non réfléchi si on le fait dépendre du participe *ὄν*, dont le sujet est *πνεῦμα*, ou réfléchi si l'on en fait le complément du verbe *ἔχειν*; cette dernière construction, toutefois, est plus naturelle puisque le problème est toujours de savoir dans quelle mesure un corps peut en contenir un autre *en soi*.

223, 21 τοῦ ἔχειν διὰ παντός αὐτοῦ μεμιγμένον πνεῦμά τι] αὐτοῦ *scripsi* : αὐτοῦ A

Comme dans le cas précédent, on peut soit rapporter le pronom au participe *μεμιγμένον* et l'écrire avec un esprit doux, soit le rattacher à *ἔχειν* et en faire un réfléchi avec l'esprit rude. L'ordre des mots dans la proposition et le contexte recommandent la seconde solution.

224, 2-3 εὐπαθὲς δὲ ὃν κατὰ τὴν οἰκείαν φύσιν, ὑγρὸν [δ'] ἐστὶ καὶ εὐδιαίρετον] εὐπαθὲς Schwartz : ἀπαθὲς A || δ' *seclusi* (*primum omisit deinde addidit* A)

Alexandre, pour contester la puissance cohésive du souffle, dont les Stoïciens font le principe unifiant de leur cosmologie, utilise un argument en deux parties, l'une concessive, l'autre affirmative. La phrase précédente concède que le souffle peut, en se déplaçant en masse, acquérir une certaine force; à présent, Alexandre insiste au contraire sur la passivité du souffle et sa facile divisibilité, qui s'opposent au rôle cohésif que lui donnent les Stoïciens. Il faut adopter la correction de Schwartz parce qu'il est ici question de la passivité du souffle et non de son impassibilité; la faute de A s'explique très facilement par la mélecture de la ligature *epsilon-upsilon* en écriture minuscule. Reste le problème de la répétition de la particule *δέ*: les éditeurs antérieurs rattachent le participe *ὄν* à la phrase précédente et mettent un point après *φύσιν*, mais comme ce participe relève de la

partie affirmative de l'argument, il vaut mieux commencer la nouvelle phrase à *εὐπαθές* ; dans ce cas, on ne peut plus garder *δέ* après *ὕγρον* dans la principale, mais justement on remarque que cette particule a d'abord été omise puis ajoutée dans le manuscrit A, ce qui la rend quelque peu suspecte.

224, 6 *αὐτῶ scripsi* : *αὐτῶ* A

Encore un cas où il faut rétablir l'orthographe du réfléchi.

224, 28 et 30 *καθ' ὃ εἶδος scripsi* : *καθὸ εἶδος* A

Alexandre ne parle pas ici de la forme « en tant que forme » (*καθὸ εἶδος*) mais de la forme « en vertu de laquelle » (*καθ' ὃ*) chacun des êtres est et demeure ce qu'il est ; il est donc préférable de faire apparaître le relatif *ὃ* employé ici comme adjectif précédant son antécédent *εἶδος* répété à l'intérieur de la proposition relative.

224, 30-31 *καθ' ὃ εἶδος ἔχει καὶ τὸ σώζεσθαί τε καὶ μένειν] τὸ scripsi* : *τῶ* A

C'est à sa forme qu'une chose doit de subsister et de demeurer elle-même : les infinitifs substantivés *σώζεσθαι* et *μένειν* sont donc compléments d'objet de *ἔχει* si bien que l'article neutre effectuant la substantivation doit se mettre à l'accusatif ; la confusion avec le datif vient de la disparition des différences de quantité entre voyelles dans le grec byzantin.

225, 13-16 *ἔτι τε ὕστερος ἂν ὁ θεὸς τῆς ὕλης εἴη, εἴ γε πᾶν μὲν τὸ ἔνυλον σῶμα τῆς ὕλης ὕστερον (τὸ γὰρ ἐκ τῆς ἀρχῆς ὕστερον), ὁ δὲ θεὸς τοιοῦτον σῶμα (οὐ γὰρ δὴ τῆ ὕλη ὁ αὐτός)] τὸ γὰρ—ὕστερον atque οὐ γὰρ—ὁ αὐτός interclusi*

Ce passage est mal ponctué dans les éditions antérieures, qui le découpent en plusieurs phrases ; encore une fois, il s'agit d'un argument unique où chaque prémisse est suivie de sa justification propre, qu'il vaut mieux mettre entre parenthèses afin de hiérarchiser les niveaux de raisonnement et de faire apparaître la structure logique de l'ensemble de la phrase. Cela rend aussi plus clair le référent de *τοιοῦτον*, qui reprend ici *ἔνυλον*.

225, 25 *διὰ δὴ τοῦτ' ἔφησαν τῶν...]* *τοῦτ' ἔφησαν scripsi* : *τοῦτο φησάντων* A *τοῦτο ἔφησαν* Apelt *τοῦτό φασιν* Bruns *τοῦτ' ἔφασαν* Rodier

Le participe *φησάντων* dans A est le verbe principal de la phrase, donc il faut le remettre à l'indicatif ; on peut facilement supprimer *-των* à la fin en supposant une dittographie devant l'article *τῶν*. La solution choisie est paléographiquement la plus proche de la leçon fautive de A qui

résulterait de la confusion entre *epsilon* et *omicron*, deux lettres circulaires en écriture majuscule, puis d'une mécoupure faisant disparaître l'élision.

226, 4 οὔτε γὰρ τὸ θερμαινόμενον καὶ διὰ τοῦτο μεταβάλλον αὐτὸ θερμαίνει] αὐτὸ *scripsi* : αὐτὸ A

Alexandre est en train de démontrer que tout ce qui est engendré l'est sous l'effet d'un principe extérieur : par exemple, ce qui naît d'un échauffement est échauffé par autre chose que lui, c'est-à-dire qu'il ne se chauffe pas *soi-même*.

227, 6-7 ἢ τε πολυθρύλλητος αὐτοῖς εἰμαρμένη καὶ ἡ τῶν πάντων πρόνοια ἐκ τοῦδε τὴν πίστιν λαμβάνουσιν] ἐκ τοῦδε *scripsi* : δὲ A τήνδε *in apparatus* Bruns δὲ ἐντεῦθεν von Arnim δ' ἐντεῦθεν Pasquali τῆδε Rex

Selon Alexandre, les plus importantes doctrines de la cosmologie stoïcienne, dont celles du destin et de la providence, dépendent de la notion de compénétration des corps dont il vient d'être question (ἐκ τοῦδε). Le texte de A est corrompu mais les philologues n'ont pas eu de mal à rétablir le sens du passage par diverses conjectures.

227, 31-33 ἀναγκαῖον αὐτὸ ἐν τῇ μεταβάσει ὕλην τινα μεταλαμβάνειν, καὶ ἔστι οὐκ ἄλλη τις ἢ ὁ σίδηρος αὐτῆ] αὐτῆ *scripsi* : αὐτῆ A αὐτός Ideler

Les Stoïciens donnaient comme exemple de compénétration des corps le fer rougi dans lequel le feu et le fer coïncident parfaitement. Alexandre réfute cet exemple en soulignant que le feu a besoin d'une matière combustible, telle que du bois ou des charbons, or celle-ci ne passe pas à travers le fer ; il faut donc que le feu prenne une autre matière, et celle-ci (αὐτῆ) n'est autre que le fer. La correction d'Ideler est bonne pour le sens (cette nouvelle matière du feu n'est autre que le fer *lui-même*), mais paléographiquement moins proche de la leçon de A.

228, 1-2 σκληρότερος γοῦν ὁ πυρούμενος σίδηρος μετὰ τὴν σβέσειν τοῦ πρὸ τοῦ γίνεται] πρὸ τοῦ *scripsi* : πρῶτου A

Pour démontrer que le fer sert bien de matière au feu, Alexandre avance comme preuve que son humidité est consumée de sorte qu'après avoir brûlé il devient plus dur qu'auparavant (σκληρότερος τοῦ πρὸ τοῦ). L'expression πρὸ τοῦ signifiant « auparavant » est utilisée dans deux autres passages du *De mixtione* (232, 27, et 237, 15).

229, 6-8 ἄμικτον πᾶν τὸ θεῖον σῶμα τῷ ποιητικὸν ὄν μηκέτ' ἀντιπάσχειν ὑπὸ τοῦ πάσχοντος ὑπ' αὐτοῦ δύνασθαι] τῷ *scripsi* : τὸ AF || δύνασθαι AF : δύναται Ideler

Le cinquième élément constituant le ciel est incapable de mélange parce que ce dernier implique une interaction des constituants, or le corps céleste est inaltérable, c'est-à-dire qu'il ne saurait pâtir en retour de ce qui pâtit de lui. L'infinitif *δύνασθαι* des manuscrits, corrigé à tort en *δύναται* par Ideler, est substantivé par l'article *τῷ* au datif qui lui donne un sens causal.

231, 17-19 *τοσοῦτον ἀπολειπόμενον τοῦ καὶ ἐνεργεία σώζειν τὰ ἐν αὐτῷ μεμιγμένα, ὅσον διὰ τοῦ ποιεῖν τε καὶ πάσχειν ἀφήρηται [διὰ] τῆς δυνάμεως αὐτῶν ἐκάστου] διὰ seclusi*

Alexandre explique que le mixte résulte d'une interaction réciproque des ingrédients par laquelle ces derniers réduisent leur différence et convergent vers une nature intermédiaire commune. Ce mixte est quelque chose de différent des ingrédients, c'est-à-dire qu'il ne les conserve pas en acte, dans la mesure où par ce processus d'interaction (*διὰ τοῦ ποιεῖν τε καὶ πάσχειν*) il s'est éloigné (*ἀφήρηται*) de la nature propre de chacun d'eux (*τῆς δυνάμεως αὐτῶν ἐκάστου*). Le verbe *ἀφαιρέω*, au sens de « séparer de quelque chose », se construit avec un complément direct au génitif, d'où la correction proposée.

231, 19-21 *ὀλίγης δεῖται βοηθείας τῆς πρὸς αὐτὰ ἢ εἰς ταύτην μεταβολή, ὅση ἀπ' αὐτῶν τοιαῦτα χωριεῖ, (ἐπεὶ) μὴ πάντη ἀχώριστα τὰ μεμιγμένα] αὐτὰ scripsi : αὐτὴν AF || ἡ F : non habet A || μεταβολή F : μεταβολήν A || ὅση — μεμιγμένα omisit F || ὅση ἀπ' scripsi : ὅς ἦν γε A || χωριεῖ Apelt : χωρεῖ A || ἐπεὶ in apparatu addidit Bruns || πάντη ἀχώριστα Apelt : πάντα χωριστὰ A || μεμιγμένα scripsi : πεπραγμένα A κεκραμένα in apparatu Bruns*

Ce passage est lourdement corrompu dans la tradition manuscrite et il est tentant d'en faire comme Bruns un *locus desperatus*. Néanmoins, les conjectures des philologues et les leçons de F, jointes à quelques corrections nouvelles, permettent d'aboutir à un texte certes incertain, mais plausible. Le problème discuté ici par Alexandre est celui de la conservation des ingrédients dans le mixte : Aristote affirme qu'ils sont conservés en puissance, mais sans bien expliquer ce que signifie « en puissance » ; selon Alexandre, il faut comprendre que les ingrédients existent potentiellement dans le mixte dans la mesure où l'on peut les séparer de nouveau, c'est-à-dire qu'on peut facilement les reconstituer à partir du mixte. C'est cette notion de facile séparation qui est élaborée dans le passage corrompu : le rétablissement de la nature initiale des ingrédients (*ἢ εἰς ταύτην μεταβολή*, où *ταύτην* reprend *τῆς δυνάμεως αὐτῶν ἐκάστου*, « la puissance propre de chaque ingrédient », à la fin de la phrase précédente) n'a besoin que d'un léger adjuvant (*ὀλίγης δεῖται βοηθείας*) appliqué aux ingrédients unis dans le mixte (*τῆς πρὸς αὐτὰ*), c'est-à-dire d'une aide juste suffisante (*ὅση*) pour séparer d'eux (*ἀπ' αὐτῶν χωριεῖ*, avec une forme attique pour le futur du verbe *χωρίζω*) des corps tels qu'ils étaient au début (*τοιαῦτα*), puisque les corps mélangés (*ἐπεὶ τὰ μεμιγμένα*, ce

dernier mot étant paléographiquement plus proche de la leçon fautive de A *πεπραγμένα* que la conjecture *κεκραμένα* de Bruns en raison de la ressemblance entre *pi* et *mi* en écriture majuscule) ne sont pas complètement inséparables (*μη πάντη ἀχώριστα*).

231, 24-29 οὐ τοῦ πρότερον ὄντος ὕδατος ἢ οἴνου τοῦ ἐκκρνωμένου πάλιν ... ἀλλὰ δυναμένου ἀπὸ τοῦ τοιούτου κράματος εἰς ὕδωρ μὲν ῥαδίως μεταβάλλειν, (μη) μεταβαλόντος (δὲ) εἰς τοῦτο (ὡς τὸ τὴν) ἀρχὴν μὴ μιχθὲν ἐκ τοιούτων ἐπὶ τοιαύτης ποιότητος] *μη et δε et ως τὸ τὴν addidi* : μεταβαλόντος — ποιότητος *omisit* F

Le texte tel que transmis par A est incompréhensible à partir de *μεταβαλόντος*; cette corruption devait aussi être présente dans le modèle qu'utilisait l'auteur de la compilation transmise par F, puisqu'il a tout simplement supprimé le passage. La reconstitution proposée est très hypothétique et s'efforce avant tout de donner un sens compatible avec le contexte. Alexandre vient d'expliquer que les ingrédients d'un mélange peuvent se séparer facilement, mais il insiste à présent sur le fait que l'identité entre les ingrédients du mixte et les corps produits par sa séparation est seulement spécifique, et non numérique : dans un mélange par exemple d'eau et de vin, ce qui résulte de la séparation (*τοῦ ἐκκρνωμένου πάλιν*) n'est pas le vin ou l'eau du début (*οὐ τοῦ πρότερον ὄντος ὕδατος ἢ οἴνου*), mais un corps capable de changer facilement en eau à partir du mixte (*δυναμένου ἀπὸ τοῦ τοιούτου κράματος εἰς ὕδωρ μὲν ῥαδίως μεταβάλλειν*). Néanmoins, même s'il s'agit bien d'une nouvelle eau par rapport à celle entrée dans la composition du mixte, le changement qui la produit n'est pas selon Alexandre une génération pure et simple mais ce qu'il nomme plus loin une « génération superficielle » (232, 13 : *ἐπιπόλαιος γένεσις*), parce que l'écart entre le mixte eau-vin et l'eau est plus réduit que si le corps à partir duquel s'effectue la génération de l'eau n'est pas issu au départ d'un mélange incluant de l'eau ; c'est pourquoi le passage corrompu expliquait peut-être que le changement en eau à partir du mixte n'est pas comme celui d'un corps qui dès le départ ne serait pas issu d'un mélange entre de tels ingrédients (*τὸ τὴν ἀρχὴν μὴ μιχθὲν ἐκ τοιούτων*) et ne serait pas doté d'une telle qualité intermédiaire (*ἐπὶ τοιαύτης ποιότητος*) réduisant la distance à parcourir pour les reconstituer.

232, 3-4 ἀπὸ παντὸς τοῦ μίγματος γενῶσα τὸ δυνάμενον ῥαδίως ὕδωρ καθαρὸν ἀπ' αὐτοῦ γενέσθαι] ἀπ' *scripsi* : ὑπ' AF

Il est ici question d'une éponge qui, plongée dans un mélange d'eau et de vin, en provoque la séparation : cette éponge est le léger adjuvant capable d'engendrer à partir du mixte l'eau pure qui peut facilement se former à partir de lui (*ἀπ' αὐτοῦ*). La leçon des manuscrits *ὑπ' αὐτοῦ* renverrait à l'agent de la séparation, or celui-ci, à savoir l'éponge, est un féminin en grec ; le seul

terme masculin ou neutre pouvant servir de référent à *αὐτοῦ* dans le contexte est *τοῦ μίγματος*, mais le mixte est le point de départ du processus et non son agent.

232, 15-16 τῶν ἐνυπαρχόντων αὐτῷ δυνάμει] ἐνυπαρχόντων *scripsi* : ὑπαρχόντων AF

Alexandre parle ici des ingrédients qui « existent dans » le mixte en puissance. Le verbe composé *ἐνυπάρχειν*, et non *ὑπάρχειν*, est le terme technique employé dans tout le contexte par Alexandre pour désigner la relation d'inhérence des ingrédients dans le mixte ; les autres occurrences sont en 231, 33 et 232, 11, 13 et 24.

232, 20-23 ἔστι ὁ χωρισμὸς λεγόμενος τῶν κεκραμένων οὔτε ὅμοιος τῷ ἐπὶ τῶν ἀλλήλοις παρακειμένων, οὔτ' αὖ πάλιν τῷ (τῶν) κατὰ φθορὰν καὶ γένεσιν καὶ τὴν εἰς τοῦναντίον μεταβολὴν ἀποκρινομένων] αὖ πάλιν τῷ F Apelt : αὐτὰ πάλιν τῷ A αὖ τῷ πάλιν τῶν Bruns || τῶν *addidi*

La séparation des corps mélangés n'est semblable ni à celle des corps juxtaposés, qui sont toujours conservés, ni à celle des corps formés par génération pure et simple, lesquels changent du contraire au contraire. Le participe substantivé *ἀποκρινομένων* a besoin d'un article τῶν qui a disparu par haplographie après τῷ. Bruns a bien senti qu'il fallait cet article et il l'a tiré par correction de τῷ, mais comme τῷ est également nécessaire, il a dû à son tour le tirer de la leçon fautive *αὐτὰ* de A corrigée en αὖ τῷ. Ces corrections enchaînées sont astucieuses, mais comme τῷ se trouve après πάλιν dans A comme dans F, il vaut mieux le laisser à cette place et, sans le corriger, lui ajouter le τῶν nécessaire.

233, 15-17 εἰ γὰρ (ἦ) αὔξεισις τῇ προσθήκῃ τῆς τροφῆς, πάντῃ δὲ αὔξεται τὰ αὐξανόμενα, πάντῃ ἂν ἡ τροφή προσκρίνοιτο τῷ προϋπάρχοντι σώματι] εἰ Bruns : ἦ AF || ἦ *addidi* || δὲ F : καὶ A || προϋπάρχοντι F A² : ὑπάρχοντι A¹

Dans les manuscrits, la conjonction *εἰ* initiale qu'exige la forme de l'argument s'est corrompue en *ἦ* par faute d'iotacisme ; cela a pu provoquer la disparition de l'article devant *αὔξεισις* et il semble préférable de le restituer, même si cette addition n'est pas indispensable. Les leçons de F permettent de clarifier la suite de la phrase avec la particule *δὲ* introduisant la seconde prémisses, au lieu de *καὶ* dans A, et *προϋπάρχοντι* (le corps préexistant) au lieu d'un *ὑπάρχοντι* un peu vague dans A (le corps existant).

233, 23 φέρε καὶ νῦν (εἴπωμεν) *scripsi* : φέρε καὶ ὦν A φέρε ἐπισκεψώμεθα F φέρε καὶ νῦν ἀποδειξώμεθα *in apparatu* Ideler φέρ' εἴπωμεν *in apparatu* Bruns φέρε παραστήσω von Arnim φέρ' εἴπω Schramm

La leçon de A est corrompue et celle de F en est trop éloignée pour ne pas sembler être une conjecture du compilateur ; elle n'a donc guère plus d'autorité que les corrections des philologues. Ces dernières sont à peu près équivalentes pour le sens ; celle adoptée a pour elle la simplicité et la proximité paléographique entre $\acute{\omega}\nu$ et $\nu\acute{\nu}\nu$.

234, 14-15 ἡ θρεπτικὴ δύναμις ἢ μεταβλητικὴ τε καὶ προσκριτικὴ τῆς τροφῆς] τε *scripsi* : δὲ A *omisit* F δὴ Bruns

La position de la particule δὲ dans A est tout à fait inhabituelle, ce qui n'est pas résolu par la correction de Bruns en δὴ ; le texte de F est plus satisfaisant mais résulte peut-être d'une omission volontaire de cette particule mal placée. La correction de δὲ en τε, plausible paléographiquement, est aussi pertinente pour le sens, dans la mesure où les deux adjectifs ainsi coordonnés par τε καὶ décrivent la double dimension qualitative et quantitative de la puissance nutritive, qui d'une part assimile la nourriture aux tissus de l'organisme et d'autre part fait s'accroître ces tissus par l'adjonction de la nourriture assimilée.

234, 23-24 εἰ δὲ σώματι λέγοιτο ἢ αὐξήσις γίνεσθαι προστιθεμένω, ἔσται σῶμά τε διὰ σώματος χωροῦν καὶ (πάντη προσ)γινόμενον σώματι] πάντη προσγινόμενον σώματι *scripsi* : γινόμενον σώματι AF δεχόμενον σῶμά τι *in apparatus* Bruns προσγινόμενον σώματι Schramm γινόμενον ἐν σώματι Todd

La nourriture, pour faire croître l'animal en toutes ses parties, devrait se répandre dans la totalité de son organisme : il semble donc bien qu'il y ait dans ce cas un corps qui passe à travers un corps et s'ajoute à lui partout. La leçon fautive des manuscrits a été diversement corrigée mais avec un sens à peu près équivalent ; le texte adopté ajoute πάντη, adverbe récurrent dans le contexte pour exprimer la parfaite coextension supposée par la doctrine stoïcienne de la compénétration des corps.

234, 25 καθ' ὃ μὲν αὐξεταιί τι, κατὰ τοῦτο τὴν προσθήκην λαμβάνει] καθ' ὃ *scripsi* : καθὸ AF

Il est préférable d'adopter une orthographe faisant apparaître le pronom relatif ὃ dont l'antécédent postposé est τοῦτο : là où une chose croît, c'est là qu'elle reçoit l'ajout nutritif.

235, 15-16 καθ' ὃ..., κατὰ τοῦτ'] καθ' ὃ *scripsi* : καθὸ AF

Même corrélation que dans le cas précédent entre le démonstratif et le relatif.

235, 30-31 ἔστ' ἂν ἦ τι μένον αὐτῆς ὃ ἐν αὐτῷ φυλάσσει τὸ τῆς σαρκὸς εἶδος] ἔστ' ἂν ἦ τι

scripsi : ἔστι A ἔτι F εἶ τι Apelt ἔστ' ἄν τι *in apparatus* Bruns || ὁ F : *omisit* A || αὐτῶ *scripsi* : αὐτῶ AF

Alexandre explique que l'organisme se maintient à travers un renouvellement continu de ses parties, qui sans cesse perdent de la matière et en reçoivent de la nourriture assimilée ; néanmoins, il y a une condition à cette conservation dynamique, c'est que la perte subie par les tissus existants ne les anéantisse jamais totalement, car il y aurait alors rupture de la continuité et tout apport ultérieur ne trouverait plus rien pour le recevoir. C'est pourquoi, prenant ici l'exemple de la chair, il dit qu'elle se maintient à travers ce flux de matière « tant qu'il y a quelque chose d'elle qui demeure pour conserver en soi la forme de la chair ».

236, 34-237, 1 ὅταν (τὸ) προσκρινόμενον ἐκ τῆς τροφῆς μὴ μένη τὴν καθ' ὃ προσετέθη χώραν φυλάσσει καὶ κατὰ τοῦτο προσκείμενον] τὸ *addidi* || καθ' ὃ *scripsi* : καθὸ AF

Le participe *προσκρινόμενον* est sujet de *μένη* et doit donc être substantivé par l'article : Alexandre explique ici comment le surcroît provenant de la nourriture, loin de demeurer là où il s'ajoute aux tissus, s'enfonce en eux de manière à s'y intégrer et à y répartir également l'apport nutritif. Là encore, il est préférable de faire apparaître le pronom relatif ὃ : même si *καθὸ*, avec un antécédent au féminin *τὴν χώραν*, fonctionne plutôt comme un adverbe relatif, on retrouve néanmoins ici la corrélation entre *καθ' ὃ* et *κατὰ τοῦτο* (234, 25 et 235, 15-16).

237, 5-7 κάτω τε καὶ ἐπὶ τὸ μέσον φερομένου [καὶ] κατὰ τὴν αὐτοῦ φύσιν καὶ τῶ ἰδίῳ μέσῳ τὸ τοῦ παντὸς κατέχοντος μέσον τε καὶ κέντρον] καὶ *seclusi*

Il est question de la terre, corps pesant qui tend par nature vers le bas, c'est-à-dire vers le centre de l'univers. La correction proposée clarifie la syntaxe des coordinations : dans le texte transmis, *κατὰ τὴν αὐτοῦ φύσιν* se rattache à *κατέχοντος* et forme un attelage étrange avec *τῶ ἰδίῳ μέσῳ* ; en athétisant le *καὶ* qui précède, on fait dépendre à présent ce syntagme de *φερομένου* et l'on obtient une formulation très claire de la doctrine du lieu naturel.

(上智大学)